FRC 12030 a
Case
FRC
7967

MESSE
NATIONALE PARISIENNE.

PAR M. RICHARD DU PIN,

Commandant en ſecond des Volontaires de la Baſtille.

JUIGNÉ, (*au pied de l'Autel.*

AU nom de la Nation, du Roi, & de la Loi, plus puiſſante encore.

UN CITOYEN.

Cela doit être.

JUIGNÉ.

Je ferai tout ce qu'on voudra.

UN GARDE-FRANÇOISE.

Vous ne diſiez pas cela au mois de Juin, lorſque vous cherchiez à tromper le meilleur & peut-être le le plus vertueux des Rois que la France ait jamais eu.

JUIGNÉ.

C'eſt vrai; cependant, Seigneur, diſtinguez-moi des vils Ariſtocrates qui vouloient faire de Paris un

THE NEWBERRY LIBRARY

monceau de cendres & de cadavres : vous ſçavez que je ſuis un bon homme.

D'ÉPRÉMENIL, (*d'un air de mépris.*)

Soit ; qui vous dit le contraire ?

JUIGNÉ.

O Dieu ! qu'éprouvé-je ! Mon ame eſt dans le trouble & l'épouvante.

LA LIBERTÉ.

Soyez tranquille ; le Peuple François, quelque violente que ſoit ſa colere, n'en veut qu'à ceux qui ont fait le mal de gaieté de cœur.

JUIGNÉ.

Seigneur, faites que l'on ſe contente des têtes qu'on a fait ſauter avec raiſon dans les diverſes parties du Royaume.

UN GARDE-SUISSE.

Oui, après qu'on nous aura abandonné celle du traître Bezenval, qui a vendu, de la maniere la plus indigne, les privilèges ſinguliers que nous avoient accordés nombre de Rois de France, dans des temps de trouble & d'anarchie.

JUIGNÉ, (*au* Confitéor.)

Mes freres,

Je confeſſe, au nom du Clergé & de la Nobleſſe, dont je vous conſeille de toujours vous défier, malgré leurs conceſſions plus faſtueuſes que ſinceres, que le Peuple de Paris a fort bien fait de ne pas

s'attacher à la moutarde le 12, & ſur-tout le 14 Juillet dernier ; car ſon rôle n'eût été rien moins que brillant, ſi Broglie & ſes infames compagnons d'armes euſſent eu le temps d'exécuter leurs déteſtables promeſſes. Ce ſont des ſots, de grands ſots, de très-grands ſots. Quant à moi, content des coups de pierre dont on m'a régalé plus que libéralement, je prie Meſſieurs les Membres de l'Aſſemblée Nationale, de vouloir bien oublier mes torts, & engager la Nation à me les pardonner pour toujours.

L'ABBÉ MAURY, (*hauſſant les épaules.*)

Pauvre Juigné, que vous connoiſſez peu vos Compatriotes, ſi vous les croyez capables de ſe ſouvenir vingt-quatre heures de ſuite de l'injure la plus grave !

JUIGNÉ, (*montant à l'Autel.*)

Tant mieux, car ſans quoi, l'exemple de Foulon, Berthier, Fleſſelles, me faiſoit trembler. (*Baiſant l'Autel*) Seigneur, pardonnez à ceux qui ont purgé la terre de l'infame Launey, qui répandit le ſang de ſes Concitoyens, qu'il eût pu conſerver, en conciliant à la fois ce qu'il devoit au Roi, ainſi qu'en a agi le brave Sombreuil avec ſes Invalides.

UN CITOYEN, (*avec colere.*)

Périſſent ainſi tous les ſcélérats qui font le mal pour le plaiſir ſeul de le faire !

JUIGNÉ, (*au* Kyrie, eleyſon.)

Paris, calmez votre colere.

LE CITOYEN.

Cela nous regarde.

JUIGNÉ.

Bretons, ſoyez tranquilles, Breſt eſt en ſûreté.

UN BRETON.

Graces à la fuite d'Hector & de quantité de Nobles auſſi hautains que lui!

JUIGNÉ.

Francs-Comtois, ménagez les châteaux de votre belle Province.

LE COMTOIS.

Dites votre Meſſe.

JUIGNÉ, (*au* Gloria.)

Gloire à la France, qui va devenir la Puiſſance la plus reſpectable de l'Univers, ſi ſon vertueux Souverain ſçait faire un ſage uſage de ſes forces, & paix dans tout le globe, ſi les hommes peuvent ſe perſuader que la guerre, même la plus heureuſe, eſt un fléau pour celui qui eſt obligé de la ſoutenir. Nous vous louons, braves Citoyens de toutes les Provinces du Royaumes, qui avez eu la noble fermeté de vous roidir contre les entrepriſes des Grands

qui environnoient Louis XVI ; nous vous bénissons sincérement, vous autres vrais Ecclésiastiques ; car dans le fond le haut Clergé ne tournoit nullement au soulagement des malheureux, les énormes sommes que la plupart de ses Membres tiroient de leurs immenses Bénéfices, dont on a bien fait de défendre la cumulation sur une seule tête, souvent folle. Bonne Genevieve, vous qui sçaviez tous les complots que l'on tramoit dans le silence à Versailles contre la bonne Ville de Paris, continuez de la conserver, comme vous l'avez fait, lorsque vous avez inspiré à ces Citoyens, qui n'avoient point cent fusils le 12 Juillet, d'en aller chercher, ainsi que de l'artillerie, aux Invalides & à la Bastille, cette forteresse infame, si célebre dans les fastes ministériels, que Voltaire appelloit à si juste titre *le Palais des Vengeances*, & dont la prise a paru si étonnante, lorsqu'on nous l'annonça dans l'Assemblée, que les plus fermes Membres de l'aristocratie en perdirent subitement la parole.

MAURY.

On l'auroit perdue à moins.

JUIGNÉ, (*se tourne vers le Peuple*)

Que le courage ne vous abandonne jamais.

LE PARISIEN.

Il faudroit que nous fussions bien insensés de

craindre, après avoir tant fait pour la liberté de notre Patrie !

JUIGNÉ, (*à l'Épitre.*)

Mes freres,

Je conviens que vous avez beaucoup fait, mais qui vous répondra que la Capitale & quantité de Provinces ne renferment point encore quelques-unes des créatures des infames qui se sont évadés pour vous trahir, & vous faire tomber dans des pieges d'autant plus dangereux, que vous ne vous défiez point d'eux ? L'aristocratie (par ce terme, je comprends le Clergé, la Noblesse & les gens riches du Tiers,) est un monstre à mille têtes, que vous ne pourrez jamais détruire qu'en y appliquant le fer & le feu. Cette expression paroîtra peut-être un peu forte à certains esprits accoutumés à croire que la Religion doit nous faire une loi de tout pardonner ; mais, dans un moment comme celui où nous nous trouvons, tout doit être permis, pourvu qu'on donne un conseil Citoyen.

LE BRETON.

Diable ! pour un Prélat, vous êtes généreux.

JUIGNÉ.

J'ai toujours aimé mes semblables ; mais il est si difficile, dans le séjour empesté de Versailles, d'être Courtisan & sensible à la fois.

MAURY, (*avec impatience.*)

Treve là-dessus : le Peuple est déjà assez instruit,

ſans lui fournir encore des lumieres ſur ce lieu d'horreur.

JUIGNÉ.

J'ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTOIS.

A la bonne heure, mais ſouvent toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire.

JUIGNÉ, (*à l'Évangile.*)

En ce temps-là, & il n'y a pas long-temps, il y eut un Contrôleur-Général qui vint en Cour dans le deſſein de raccommoder les affaires, en faiſant les ſiennes, s'entend: ce perſonnage étoit Calonne, homme d'eſprit, mais auſſi ſcélérat que le bon Dieu eſt Saint. Quels moyens croyez-vous qu'il employa pour combler un déficit immenſe qu'il avoit en quelque ſorte creuſé lui-même, en ſe prêtant au goût que certaines gens, dont il avoit beſoin pour ſe maintenir, avoient pour la dépenſe? Il fit connoître au Roi mille & mille abus, lui cacha, comme de juſte & de raiſon, la vraie cauſe du déſordre des finances, & lui perſuada d'aſſembler ſes Notables. Ceux-ci croyant bonnement qu'on vouloit connoître le mal, ne manquerent point de l'indiquer; mais au lieu de le guérir, ils indiſpoſerent les Cours Souveraines. Celles-ci, qui euſſent tout ſigné, ſi on ne leur eût rien demandé, s'oppoſerent à ce que chacun payât également, & demanderent les Etats-Généraux, bien perſuadées que la

Souverain ſe garderoit bien de les aſſembler : mais elles furent trompées dans leur attente, & elles finirent par perdre ce qu'elles vouloient conſerver, peu importe à quel prix. Le Roi qu'on vouloit tromper, le Peuple dont on vouloit faire une victime, furent les ſeuls qui y gagnerent ; l'un y acquit un milliard de revenu, un million de Soldats : vraiment déterminés à périr pour la défenſe de leurs foyers, de bons Miniſtres & des amis ; l'autre devint libre, & n'eût plus d'autres maîtres que la Loi ; & des Soldats intéreſſés à la ſoutenir.

LE BRETON.

Louange aux Héros qui ſont morts pour nous procurer un tel bonheur.

Symbole.

Je crois, quoiqu'Eccléſiaſtique, en mon ame & conſcience, que c'eſt une ſottiſe d'envoyer à Rome la premiere année de nos revenus, d'aller demander au Pape des diſpenſes pour les Mariages, & de recevoir ſes Bulles comme des oracles ſacrés. Je crois que tous les Ordres des Moines, mâles & femelles, cloîtrés & non cloîtrés, noirs, blancs, bruns, chauſſés ou déchauſſés, riches ou mendiants, doivent être regardés comme une vermine dangereuſe, & qu'il faudroit les ſupprimer. Combien d'entr'eux, les jeunes ſur-tout, ſauteroient & danſeroient, ſi on leur accordoit cinquante louis de penſion chacun, comme cela ſeroit poſſible ! Je conviens que les gros Bonnets

ne feroient pas trop contents, mais qu'y faire ? Je crois qu le cafuel des Paroiffe devroit être annéanti, fauf à donner aux Curés, Vicaires & autres Prêtres, pour les indemnifer, des appointements affez honnêtes pour les obliger à faire leur métier avec la décence qui convient aux Miniftres du Très-Haut ; car enfin, on dira ce qu'on voudra, il eft honteux pour un pays comme la France, & dans un fiecle fur-tout où les Arts & la faine Philofophie ont fait tant de progrès, de ne pouvoir fe marier, mourir même, fans être obligé de payer mille & mille droits auffi abfurdes qu'onéreux ? Je crois enfin que les pauvres Curés de campagne, qui ont joué un fi beau rôle dans l'Affemblée Nationale, devroient jouir, peu importe le Diocefe, d'au moins quinze cents francs par an, & d'une penfion relative à leur zele & à leurs fervices Apoftoliques, quand ils feroient obligés de fe retirer.

MAURY.

Les Dîmes font plus que fuffifantes, avec les biens immenfes des Ordres Religieux, pour fubvenir aux dépenfes que vous indiquez pour rendre le Clergé plus heureux & plus digne de nos refpects.

JUIGNÉ,

(*offrant le pain qui doit être confacré.*)

Recevez, Seigneur, l'offre fincere que je fais de chaffer d'auprès de moi cette multitude d'Officiers de toute efpece, qui me feroient paffer pour un Prince,

ſi tout le monde ne ſçavoit pas que je ne dois qu'au Roi ſeul le haut rang où j'ai été élevé, malgré tous les motifs que je devois avoir de croire que jamais je ne poſſéderois le titre d'Archevêque d'une Capitale telle que Paris.

D'EPRÉMENIL.

Que votre pauvre conſcience ceſſe d'être timorée ! Vous n'êtes pas le ſeul dans la Robe, dans l'Epée & dans la Calotte qui ont obtenu plus qu'ils ne ſont en état de remplir.

JUIGNÉ,

(*mettant le pain & l'eau dans le Calice.*)

Puiſſante Aſſemblée Nationale, dont le courage a été inébranlable, malgré l'ignorance & l'incertitude des moyens qu'emploieroient pour notre sûreté les honnêtes Citoyens qui nous ont confié leurs intérêts délicats, continuez, puiſque vous commencez avec tant de vigueur à porter la hache ſur tous les abus que vous pourrez connoître : il en eſt de tant d'eſpeces !

LE BRETON.

Le plus grand & le plus difficile étoit de forcer les Ordres privilégiés à croire que chaque homme, étant pêtri du même limon, il ne doit y avoir de diſtinction entre les individus que celle que doivent naturellement y mettre le courage, la fortune & le vrai génie.

JUIGNÉ, (*Offrant le Calice.*)

Seigneur, je vous jure que je ne ſuis nullement mécontent que le mérite ſoit la ſeule voie pour parvenir ; je ſuis même indigné qu'il ſe trouve des êtres aſſez oſés, aſſez impudents, pour laiſſer entrevoir qu'il ſuffit d'être né Gentilhomme pour remplir décemment une dignité éminente ; qu'il faut même avoir au moins quatre bons degrés pour obtenir le bâton de Maréchal de France. Eh, bon Dieu ! Chevert, Duguay-Trouyn, Jean Earth, Duqueſne eurent-ils beſoin de cette foible reſſource pour ſervir utilement l'Etat, & vaincre nos ennemis ? Encore ſi le courage & les talents ſe tranſmettoient avec la naiſſance ! mais, Seigneur, vous le ſçavez, combien de ces Nobles, de ces hommes fiers & arrogants doivent le jour aux Laquais & aux Cochers de leurs vertueuſes meres ?

LE GARDE-FRANÇOISE, (*d'un air ironique.*)

Il eſt ſi doux de prouver à un bel homme, que le malheur condamne à la ſervitude, que tous les hommes ſont égaux entre deux draps !

JUIGNÉ, (*au* Lavabo.)

Au reſte, Meſſieurs, que les choſes tournent comme elles voudront, je me lave les mains, & je me joindrai toujours dorénavant du côté du Peuple, qui d'ailleurs eſt le plus fort, & qui paroît ne pas l'ignorer. Qu'on ne me confonde pas ſeulement avec ceux qui

ont voulu bouleverſer la France, Princes & autres; car ceux qui me connoiſſent à fond, ſçavent que je ſuis incapable de partager leurs forfaits. Trompé par les apparences, ſollicité par de mauvais Citoyens, j'ai fait une ſottiſe, mais j'en ai été cruellement puni. Gloire cependant à ceux qui, en me remettant dans mon bon chemin, ont forcé mes Confreres à croire que nous ne ſommes plus dans ces temps fortunés, où le Peuple, les Grands même avoient la ſottiſe de nous abandonner leurs biens pour une Lettre-de-change payable en Paradis.

LE GARDE-SUISSE.

C'eſt votre faute, Monſeigneur; pourquoi le Clergé a-t-il toujours voulu primer ſur la Nobleſſe?

JUIGNÉ, (*s'inclinant au milieu de l'Autel.*)

Ah! Monſieur le Garde-Suiſſe, ne m'affligez point davantage; je le ſuis déjà aſſez de ſçavoir que les deux tiers de vos cantons ſont Proteſtants.

MAURY.

Gare que l'Edit des non-Catholiques ne produiſe le même effet en France!

JUIGNÉ, (*ſe tournant vers le Peuple.*)

Prions, mes Freres, que la tolérance politique de Brienne ne nuiſe point tôt ou tard à la Religion.

LE CITOYEN.

Que le Clergé ſoit décent dans ſes mœurs, ſobre

à table, chaste au confessionnal, vraiment sensible aux malheurs des Pauvres, instruit à fond de ses devoirs, & prudent lorsqu'il s'agira de matieres théologiques, je vous réponds de la prédomination du Culte de la primitive Eglise.

JUIGNÉ, (*tout bas.*)

Je le desire, plus que je ne l'espere.

Secrete.

Pauvres Princes du Sang, qu'êtes-vous devenus depuis le 17 Juillet? Êtes-vous dans les Pays-Bas? On vous en aura chassés. A Spa? Qu'iriez-vous faire dans ce pauvre pays, à l'entrée de l'hiver sur-tout? A Bonn? L'Electeur est homme d'esprit, il n'aura pas été assez fou pour conserver long-temps auprès de lui des gens qui ne doivent qu'à eux-mêmes le malheur qu'ils éprouvent. En Espagne? Les Espagnols, quoique fiers & jaloux de leur Noblesse vraie ou fausse, abhorrent ceux qui ont la lâcheté de méditer de sang-froid la destruction de leurs semblables. A Turin, votre dernier asyle? Oui, cela pourroit bien être; car enfin, en quel pays trouver de plus jolie musique & de plus aimables vierges?

D'ÉPRÉMENIL, (*d'un air de douleur.*)

C'est leur faute! Je leur avois bien dit que la plus grande sottise qu'ils pourroient faire, seroit de quitter Versailles, où l'amour aveugle qu'on a pour le Mo-

marque, leur auroit servi d'égide contre la fureur de la multitude.

JUIGNÉ.

Ce que vous dites, M. d'Eprémenil, est très-vrai, & c'étoit le seul conseil utile que vous puissiez leur donner. Mais que voulez-vous ! Sçavez-vous bien qu'on est fort embarrassé, lorsqu'on a trompé son Roi, qu'on a voulu précipiter une Nation puissante au fond de l'abîme, qu'on est perdu de dettes & qu'on n'est pas trop disposé à bien faire ? Mais il faut espérer, malgré tous leurs tors, qu'on les reverra un jour en France réparer par leur conduite, par des vertus peut-être, car les Bourbons sont susceptibles de remords, des erreurs qui leur coûtent d'autant plus cher, qu'ils devoient moins s'attendre à la hauteur de la chûte qu'ils ont faite.

LE GARDE-SUISSE.

Quant à moi, je ne m'opposerai pas à leur retour ; au contaaire, nous commençons déjà à nous appercevoir, nous autres Suisses, qu'ils ne donnent plus de repas.

JUIGNÉ, (*au Canon.*)

Messieurs du Palais-Royal, qui avez eu tant d'influence au moment de la révolution qui a fait de la France un Royaume absolument nouveau, je vous supplie de vouloir bien prier le Duc d'Orléans, à si juste titre l'Idole du Peuple & des honnêtes gens,

qu'il intercede auprès de la Nation pour le retour de ses pauvres cousins, sur-tout pour les Ducs d'Angoulême, de Berry & d'Enghien, qui sont trop jeunes pour avoir participé aux affreux complots tramés par la cabale infame qui a fait exiler, le 12 Juillet dernier, le vertueux beau-pere *du Baron de Staël*, ce Ministre éclairé d'un Héros qui paroît vouloir marcher à grands pas sur les traces de ceux de ses ancêtres qui ont fait trembler l'ambitieuse Maison d'Autriche, à laquelle il n'y auroit peut-être pas de danger d'ôter la Couronne Impériale, après la mort de Joseph. Je vous en prie, Messieurs, au nom de la Russie, que l'Europe n'eût pas dû voir s'emparer de la Crimée, malgré tous ses beaux manifestes; au nom de la Turquie, qui a déjà prouvé, la campagne derniere, en Hongrie, qu'elle n'est rien moins que sur le point d'être anéantie; au nom de la Pologne, qui pourroit devenir bien redoutable, si elle avoit une bonne constitution, & si le Peuple étoit libre, comme cela ne tardera pas à arriver; au nom de l'Angleterre, cette Puissance généreuse qui a eu la grandeur d'ame de ne vouloir point se prêter à la trame ourdie & proposée contre un de nos plus beaux Ports; au nom enfin du Stathouder, qui doit trembler comme le feu, que cinq cents mille François ne fondent sur le Luxembourg & les Pays-Bas, & ne se joignent aux Patriotes Hollandois, dont le nombre n'est pas petit.

LE CITOYEN.

Et il n'a peut-être pas tort.

JUIGNÉ (*au* Pater.)

LOUIS XVI, qui voulez réellement faire le bonheur de votre Peuple, que votre nom ſoit ſanctifié ; que votre regne ſoit plus long que celui de Louis-le-Grand, mais ne ſoyez jamais obligé d'offrir ce qu'il a préſenté aux Députés de Gertruydemberg. Puiſque vous ne deſirez que le bien, que votre deſir ſoit accompli ; choſe facile, puiſque vos Miniſtres ont conſenti à rendre compte de leur conduite à la Nation ; ne vous oppoſez point à la punition des ſcélérats coupables du crime de leze-Nation, ce ſont des monſtres dignes du dernier ſupplice, puiſqu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour vous faire perdre dans l'eſprit du François ; ce Peuple léger, à la vérité, mais bon, qui adore ſes Princes lors même qu'ils ſont ſes fléaux ; rendez votre eſtime à ceux d'entr'eux qui ont pris les armes ; car, s'il faut l'avouer, vous leur devez cent millions de revenu que vous euſſiez perdus, ſi Paris eût été réduit en poudre ; choſe qui, peut-être, auroit fini par vous coûter tôt ou tard la vie, ou au moins le Trône ; ſur-tout, que la tentation de redevenir deſpote ne vous reprenne point, de peur que les eſprits, une fois exaltés, ne ſe laſſent d'avoir un maître, qui dans le fond ne doit être que leur pere.

LE

LE BRETON.

Quant à cela, mon parti eſt pris, ſi jamais je vois les Miniſtres tenter de nouvelles entrepriſes contre notre liberté.

JUIGNÉ.

Délivrez-nous, Seigneur, déſormais de tous les maux qu'entraîne depuis ſi long-temps le ſyſtême féodal.

LE CITOYEN.

Rien de ſi facile; il n'y a qu'à anéantir ſolemnellement pour toujours les mots de haute & baſſe Nobleſſe, haut & bas Clergé, de roture, & toutes ces diſtinctions honorifiques, qui ne contribuent en rien réellement au bonheur de l'homme ſage, mais qui choquent les perſonnes qui, nées avec de l'ame, conſiderent le néant des inſtitutions humaines.

JUIGNÉ, (*avec feu.*)

J'y conſens avec plaiſir, & je prie le Ciel que cette réunion des trois Ordres, qui ne doivent plus en faire qu'un, ſoit exécutée de maniere que dorénavant, lorſqu'il s'agira d'élection de Repréſantants de l'Aſſemblée Nationale, on choiſiſſe pour Membres tous ceux qui en ſeront jugés dignes, peu importe en quelle claſſe.

LE GARDE-FRANÇOISE, (*à part.*)

Que je me félicite de n'avoir pas tiré à Verſailles!

JUIGNÉ, (*à l'*Agnus Dei.)

Seigneur, qui avez préſidé d'une maniere ſi marquée à la conſervation des Membres de l'Aſſemblée Nationale, continuez-nous votre protection toute-puiſſante.

Vertueux Monarque des François, qui avez daigné, le 17 Juillet dernier, vous confier à la généroſité des Pariſiens, accordez-leur l'honneur de garder dorénavant votre perſonne ſacrée, qui ſera d'ailleurs toujours environnée de ſes braves Gardes-Françoiſes, puiſque ce ſont eux qui compoſent la plus grande partie du beau Corps de la Garde Nationale Pariſienne.

Sages Repréſentants de la Commune, continuez-nous vos ſoins, dont nous avons beſoin plus que jamais, puiſque c'eſt ſur votre conduite, ſur vos plans d'adminiſtration, que la plupart des grandes Villes du Royaume calqueront leur organiſation de Municipalité.

LE CITOYEN.

Tranquilliſez-vous, bon Paſteur, tout ira bien.

JUIGNÉ, (*frappant ſa poitrine par trois fois, après avoir adoré l'Hoſtie.*)

La Conſtitution eſt quelque choſe de ſi conſéquent,

que je n'ose pas espérer jouir du bonheur de la voir finir ; d'ailleurs, je n'en suis pas digne ; non, je ne le mérite pas ; je ne le mérite pas. Cependant que la volonté divine soit faite.

(*Il fait le signe de la Croix.*)

MAURY, (*avec mépris.*)

Que ces Prélats sont impatientants, lorsqu'une fois on est parvenu à les convertir !

JUIGNÉ, (*ayant communié.*)

Seigneur, que puis-je faire pour être utile à ceux qui sont les auteurs de l'heureuse révolution qui nous rend le premier Peuple de l'Europe ! J'assemblerai les veuves, les enfants de ceux qui sont morts pour la cause publique, & je partagerai avec eux le bien dont le puis disposer sans faire tort aux autres pauvres.

LE CITOYEN.

Nous vous remercions, digne Archevêque ; notre Auguste Monarque va envoyer à l'Ecole Militaire & à Saint-Cyr les enfants des Héros tués à la conquête de la Bastille.

JUIGNÉ, (*prenant le Calice & buvant.*)

Ah, je n'en attendois pas moins de son ame vrai-

ment grande & généreuse ! Que Dieu le conserve, & ses augustes Enfants.

TOUT LE MONDE.

Oui, que Dieu le conserve & ses augustes Enfants!

F I N.

Chez GARNERY, & VOLLAND Libraire, quai des Augustins, n°. 25.